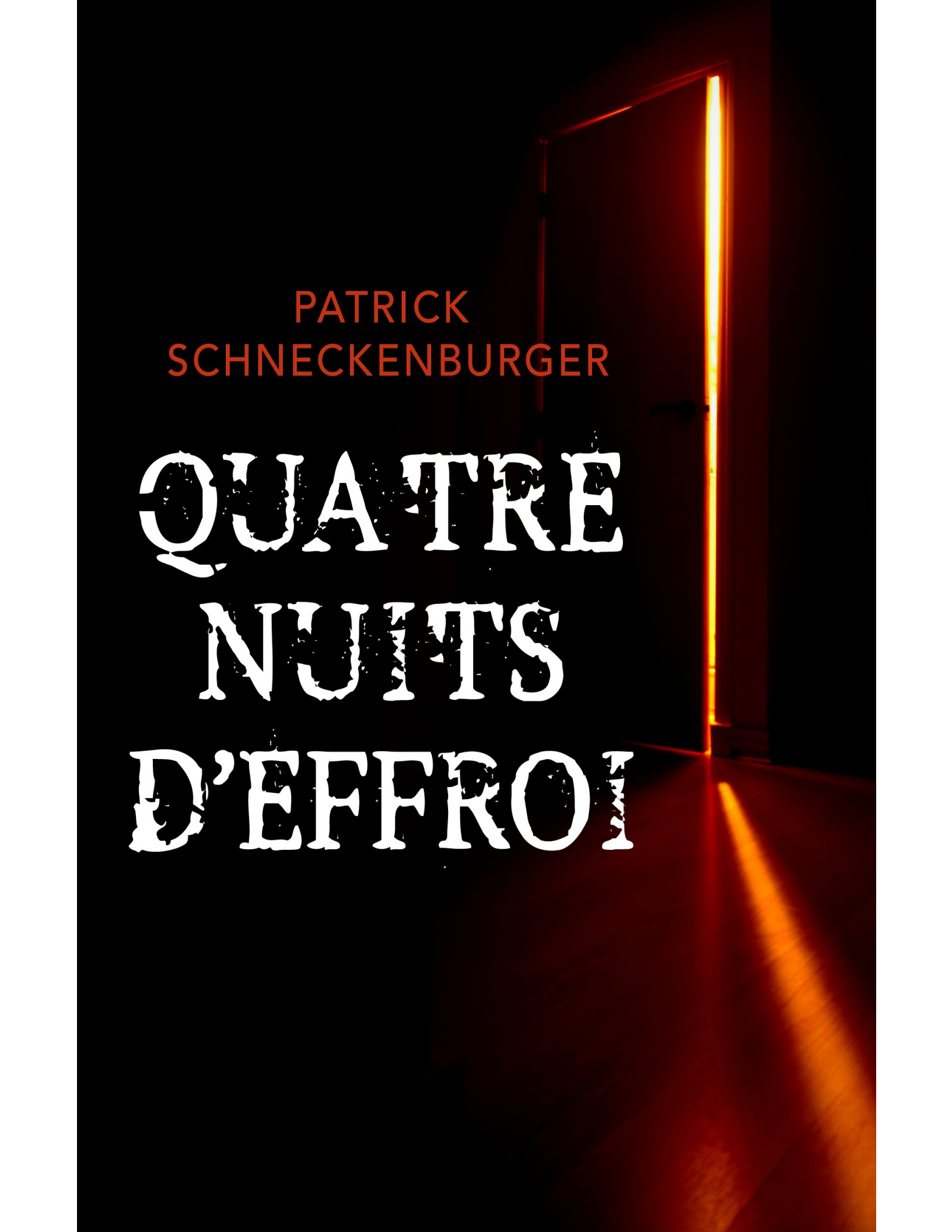




PATRICK
SCHNECKENBURGER

QUATRE
NUITS
D'EFFROI

Patrick Schneckenburger

Quatre nuits d'effroi

© Patrick Schneckenburger, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8057-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Joseph Stauffer, l'histoire retrouvée d'un missionnaire alsacien, (1876-1952), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2015, 560 p.

Marie-Joseph Bonnat, l'Aventurier, (1844-1881), Coll. Biographies, L'Harmattan, 2017, 480 p.

Voyage à Kumasi, Roman, L'Harmattan, 2018, 266 p.

Les larmes du Golgotha, Roman, Librinova, 2019, 498 p.

Dans la lueur des ténèbres, Roman, Librinova, 2020, 364 p.

*Il y a assurément un autre monde
mais il est dans celui-ci.*

Paul ELUARD
Donner à voir,
1939

Chapitre I

Ces événements se sont déroulés il y a longtemps. Je n'étais alors qu'un enfant de sept ans soumis aux émerveillements et aux terreurs de l'être qui s'éveille aux réalités du monde. Malgré les années, ces événements sont restés gravés dans ma mémoire, intacts comme au premier jour. Je les vois encore maintenant avec une précision telle que je peux en fournir une description complète. Il arrive effectivement qu'on soit confronté à des situations si saisissantes, qui engendrent des émotions si fortes, que nos vies en sont marquées à jamais. Ce phénomène s'accentuerait, dit-on, lorsqu'il frappe un enfant dont le cerveau, encore malléable, est témoin de manifestations violentes. Ainsi ma conscience juvénile fut si profondément ébranlée par les visions de ces quatre nuits-là que le temps n'a pu en estomper le plus petit détail. Il faut dire, sans exagérer, que les scènes auxquelles j'assistai étaient insoutenables. Leur étrangeté, le dégoût qu'elles suscitaient, le sentiment d'horreur qu'elles inspiraient étaient de nature à heurter le plus endurci des hommes ; alors que penser de leur impact sur le gamin que j'étais ? Cependant, aussi surprenant que cela puisse paraître, ces terrifiantes manifestations ne déclenchèrent pas chez moi de réactions incontrôlables. Je ne m'enfuis pas pour tenter d'y échapper. Je ne demeurai pas cloué sur place, transi de peur. Non, l'effet de surprise passé, je restai étonnamment calme ; effrayé, mais calme. Car il émanait de ces scènes une détresse qui m'en faisait immédiatement oublier l'horreur ; une détresse particulièrement touchante. Ces manifestations perdaient du coup leur aspect menaçant. Elles en appelaient à mon humanité naissante et non à mon instinct de survie. Plus étrange encore, je me sentais responsable de cette situation. Une forme de remords m'agitait. J'avais l'impression qu'une chose nous liait. Elle provenait de temps immémoriaux. Aussi, au lieu de reculer, je m'avançai vers elles, comme happé, possédé.

Jusqu'aujourd'hui, je n'ai jamais parlé de cette histoire à quiconque. J'ai toujours pensé qu'on m'accuserait d'affabulation, pire, qu'on me croirait malade, en proie à des hallucinations s'il me prenait l'envie de la raconter. D'ailleurs, qui aurait cru un enfant qui se prétend le témoin de tels événements ? Certainement pas ses aînés qui auraient vu en lui la victime d'une imagination trop fertile ! Encore moins ses camarades qui se seraient implacablement moqués de lui ! Pourtant, combien de fois aurais-je aimé partager cette expérience qui n'a cessé de me hanter ? Cela m'aurait sans doute soulagé. Enfin, avec le temps, plus le

secret devint intime et moins je ressentis le besoin de le jeter en pâture aux railleries. Durant toutes ces années, ces souvenirs sont restés enfouis en moi à attendre leur heure, me persécutant parfois, m'importunant souvent. C'est seulement aujourd'hui, alors que les années m'ont rendu peu à peu indifférent aux jugements acerbes de mes semblables, que je me décide à en révéler la teneur, quitte à faire bondir les esprits les plus rationnels.

C'est durant une nuit d'avril 1973, environ un mois après la mort de Noël, que je fis face pour la première fois à l'inquiétante manifestation qui constitue la raison d'être de ce récit. Dans un intervalle de quelques mois, trois autres épisodes nocturnes du même type se produisirent. Ils se présentèrent à chaque fois de façon plus terrifiante, la première fois n'ayant été qu'un avant-gout de ce qui allait m'attendre par la suite. À cette époque, je dormais dans une pièce attenante à la salle à manger, un salon qu'on avait aménagé en chambre à coucher. Le mur qui séparait les deux pièces était percé d'une grande baie qu'on obstruait la journée avec une draperie. La nuit, on pouvait passer de l'une à l'autre et les voir dans leur prolongement comme s'il s'agissait d'une même pièce. Cette nuit-là, j'avais été réveillé par une série de cauchemars tous plus désagréables les uns que les autres. Je ne pourrais en décrire précisément le contenu tant ils étaient émaillés d'invraisemblances. Il y avait des bêtes féroces qui se jetaient sur moi, des paysages cataclysmiques qui défilaient, des immeubles qui s'effondraient. Les arbres se tordaient, les montagnes se déplaçaient, les fleuves débordaient. Des personnages aux longues jambes s'approchaient, me criaient des insanités, puis s'enfuyaient en courant. Je me rappelle aussi de chevaux qui paissaient une paille aux reflets bleus. Tout cela se présentait comme un vaste caléidoscope d'images agressives et incohérentes qui tournoyaient dans ma tête. Finalement, réveillé en sursaut par ces hallucinations, je compris que mes pensées se trouvaient sous l'emprise de violentes nausées. Rapidement après, je me mis à rendre le repas que j'avais mangé la veille. Il s'étalait sur mon oreiller et sur la descente de lit en une bouillie infâme et malodorante. Cela m'était arrivé une fois, mais flottant dans un demi-sommeil, je m'étais rendormi aussitôt. Or, cette fois-ci, j'en fus incapable. La présence de cette vomissure infecte m'indisposait au point que je n'avais qu'une hâte, la nettoyer. Seulement, j'hésitais à sortir de mon lit pour affronter la pénombre hostile qui m'entourait.

Nous étions au cœur de la nuit et toute la maison dormait. Une lumière provenant du dehors, perçant à travers les volets clos, éclairait la pièce d'une lueur blafarde. Il régnait un silence pesant entrecoupé par les tictacs de l'horloge.

Il était parfois interrompu par une voiture qui passait en trombe dans la rue. En tendant l'oreille, je distinguai également un autre bruit. Il était presque inaudible. C'était comme un bruit de mastication. Il était si faible qu'il aurait bien pu provenir de la circulation de mon sang à proximité de mon tympan. Il ne m'inquiétait pas moins. Pendant un long moment, couché sur le côté droit, tournant le dos à ma vomissure, je fixai mon attention dessus tout en regardant la grande table de la salle à manger qui se dressait à quelques mètres de moi. Elle trônait dans la pénombre, flanquée de ses douze chaises, comme autant de gardes veillant sur elle. Je pensai à Noël, lequel, quelques mois plus tôt, était assis là, tirant sur sa cigarette, le visage illuminé par la télévision dont il suivait le programme. Ce bruit de mastication, ajouté à l'obscurité environnante, éveillait en moi des peurs primitives. J'imaginai des êtres malfaisants cachés sous mon lit et dans les recoins sombres de la pièce. J'hésitai alors à me lever pour régler mon problème de drap souillé. Mais bientôt, trop incommodé par l'odeur, je décidai sans attendre de me rendre dans la cuisine pour chercher de quoi nettoyer tout ça. J'étais le seul à dormir au rez-de-chaussée ; les autres se trouvaient à l'étage et je ne concevais pas de monter les réveiller. De même qu'à aucun moment je n'eus le réflexe d'allumer le plafonnier pour y voir plus clair autour de moi. Je finis donc par me lever et, à tâtons, à me diriger vers la salle à manger.

Cette pièce donnait sur un couloir qui reliait le hall d'entrée à la cuisine. Des portes jalonnaient ses murs. Il y avait notamment deux portes si proches l'une de l'autre que les huisseries ne formaient qu'un seul et même tenant. Elles faisaient face à l'entrée de la salle à manger où je me trouvais. La porte de droite s'ouvrait sur un escalier qui montait à l'étage, celle de gauche sur celui qui descendait à la cave. C'est sur cette dernière que mon regard se figea tandis que je m'avançais vers le couloir. Ce que je vis alors me glaça le sang. Durant une fraction seconde, je refusai d'y croire. Puis j'aurais voulu crier, mais quelque chose m'en empêcha. Je restai pétrifié. D'abord à reculons, puis en me retournant lentement, je regagnai mon lit sans demander mon reste. Réfugié sous les draps, le cœur battant à tout rompre, je passai de longues minutes à scruter la pénombre, à guetter le moindre mouvement. Les contours de la table et des chaises avaient pris une apparence menaçante. Le bruit de mastication s'était soudain arrêté. Un instant, je songeai à appeler de l'aide. Mais de quoi aurais-je eu l'air si tout cela n'avait été que des divagations d'enfant ? J'abandonnai donc l'idée.

La porte de la cave, voilà ce qui m'avait plongé dans cet état : elle était ouverte. Cette porte m'avait toujours inspiré de la crainte. Je ne pouvais

remonter le couloir et passer à côté sans en éprouver. De même que l'escalier qui se cachait derrière alimentait mes frayeurs les plus folles. Cette issue était constamment verrouillée à clé ; je ne l'avais jamais vue ouverte, ce qui la rendait d'autant plus inquiétante. C'était à mes yeux un passage mortifère qui menait à un antre sombre où se réfugiait un être cruel et dangereux. En vérité, c'est là qu'on enfermait Sultan. Il y vivait le jour, et on le libérait la nuit venue afin qu'il garde les abords de la maison. L'animal accédait à l'extérieur par un soupirail qui servait ordinairement à rentrer le charbon. Je n'ai jamais vu ni entendu ce chien, pourtant je sais qu'il était gros, noir et féroce, autant d'éléments propres à nous effrayer, nous les enfants. On nous avait mis en garde à maintes reprises : « N'essayez jamais d'ouvrir cette porte ! Il y'a un gros chien à la cave ! Il n'est pas commode et pourrait vous mordre ! » Dans mon esprit, cet avertissement avait pris la forme d'une bête sanguinaire attendant dans son repère l'occasion de se jeter sur moi. Mais il y avait aussi cette rumeur de gamins, qui prétendait qu'une personne avait vécu plusieurs années au sous-sol. Peut-être avait-on fait courir cette histoire, laquelle m'effrayait plus que la présence d'un animal, pour nous éviter une malencontreuse rencontre avec Sultan. Bref, tout cela n'était pas de nature à rendre cette porte rassurante et j'étais bien content qu'elle soit fermée avec soin. Et voilà que cette nuit-là elle ne l'était pas, fermée.

Il s'est introduit au rez-de-chaussée et, tapi dans l'ombre, se prépare à sauter sur moi pour me dévorer. C'est ce que je me répétais, blotti dans mon lit, guettant la moindre activité suspecte. Mais après un moment, je me dis que tout cela n'avait pas de sens, que c'était la nuit et que le chien devait courir dehors, qu'il n'avait pas pu rentrer dans la maison. Je m'en convainquis tant et si bien que je finis par retrouver un peu de sérénité. C'est alors que le bruit de mastication recommença de plus belle. Comme je l'attribuais à la présence de l'animal, la crainte de me faire attaquer me reprit. Mais cela ne dura pas longtemps : cette peur fut rapidement submergée par une autre plus diffuse, associée à un inconnu plus inquiétant. Qui, au cœur de la nuit, avait bien pu ouvrir cette porte ? Et pourquoi ? Je songeai à un voleur entrant dans la propriété par effraction. Ce n'était donc plus de Sultan dont je devais me méfier, mais d'un étranger qui occupait les lieux sans savoir que j'étais là. Et si cet individu était justement celui qui vivait à la cave ? Tout ceci se bouscula dans ma tête un certain temps, puis finit doucement par s'estomper, chassé cette fois-ci par les tourments que me causaient mes draps souillés. En fin de compte, je pensai que celui qui avait fait sortir le chien avait dû oublier de refermer la porte, et que ce bruit de mastication n'était que le flux du sang qui passait près de mon tympan.

Ainsi, retrouvant un calme relatif, je décidai de me relever pour me rendre dans la cuisine comme je l'avais entrepris une première fois. Je me disais qu'en dernier recours, je pourrais toujours crier et ameuter la maisonnée si je devais faire une mauvaise rencontre. Pas totalement rassuré quand même, je me hissai hors de mon lit et avançai jusqu'à la salle à manger avec une infinie précaution. Dans la pénombre, je me fiaï plus à mon ouïe qu'à ma vue. Tout semblait calme.

Je passai à côté de la grande table et me dirigeai vers le couloir. Arrivé dans le prolongement de l'ouverture, je pus distinguer la porte de la cave. Elle était bien entrebâillée. Une lueur s'échappait de l'embrasure. Défiant ma peur, je m'approchai tout de même, lentement, m'apprêtant à retourner en courant vers mon lit. Le bruit de mastication se montrait de plus en plus insistant. Il devenait clair qu'il provenait de la cuisine. Malgré cela, je continuai d'avancer, certain que j'avais à l'étage une aide qui se porterait rapidement à mon secours en cas de danger. Je fixai toujours cette porte que je n'avais jamais vue ouverte auparavant. Je ne pouvais en détacher mon regard tant elle soulevait d'inquiétude en moi. Je venais de pénétrer dans le couloir quand, soudain, le bruit de la mastication cessa. D'un mouvement vif, je tournai la tête vers la cuisine. Ce que je vis me saisit d'épouvante. Comment était-ce possible ? Encore aujourd'hui, je ne peux y songer sans que cela me glace le sang. Je restai là pétrifié quelques secondes, puis, tremblant, livide, je retournai précipitamment au lit pour y demeurer jusqu'au matin.